

Diane de Margerie
L'arbre de Jesse

Flammarion

Extrait de la publication

L'Arbre de Jessé

DIANE DE MARGERIE

L'Arbre
de Jessé

FLAMMARION

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Il a été tiré de cet ouvrage :
**DIX EXEMPLAIRES SUR PUR FIL
DES PAPETERIES D'ARCHES
DONT SIX EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 6
ET QUATRE EXEMPLAIRES, HORS COMMERCE,
NUMÉROTÉS DE I A IV
VINGT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN ALFA
DONT QUINZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 7 A 21
ET CINQ EXEMPLAIRES, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE V A IX**

© Flammarion, 1979.

Printed in France

ISBN : 9782081310896

*Que saisir sinon qui s'échappe,
Que voir sinon qui s'obscurcit,
Que désirer sinon qui meurt,
Sinon qui parle et se déchire ?*

Yves Bonnefoy

C'est à dix ans que Noémie eut la révélation de la mort de toute durée, sous l'aubépine rouge. Elle était entrée comme par mégarde dans son orbite incandescente. Surprise par le bourdonnement intense des abeilles, elle demeura immobile, assourdie, enveloppée dans l'ombre écarlate. Quand, au bout d'un temps indéfinissable, elle ressortit du cercle magique, elle trouva l'air moite et la lumière morne ; l'intuition la saisit qu'elle avait vécu ce qu'elle avait toujours cherché : la fusion du temps et de l'espace, l'anéantissement de la voix de Tante Sabine et du regard de Joachim à jamais elle serait orpheline de cet instant, comme elle l'était déjà de ses parents. Privée de l'absolue plénitude, elle regarda le jardin : opaque, vert, froid et abandonné ; et la sensation de la durée lui revint, comme une bête au dos brisé qui se traîne dans l'herbe. La vie n'avait rien à voir avec ce que Noémie venait de découvrir et elle devina qu'après cette expérience, il lui faudrait survivre, dissociée, requise par le moment où elle avait perdu le sentiment d'être, dans la merveilleuse jubilation des abeilles.

Tel est le souvenir qui la submerge aujourd'hui, fulgurant comme le sang qui gicle d'une blessure, tandis qu'elle se tient dans la Cathédrale au pied du vitrail : l'arbre qui s'élève du ventre de Jessé est d'une blancheur foudroyante ; il monte comme les gradins de la première pyramide à Saqqarah. Elle

se rappelle le frémissement léger des branches de l'aubépine, quand, ayant quitté leur ombre protectrice, les bruits de la terre l'avaient de nouveau assailli : les croisements des freux comme si tous, d'un seul coup d'œil perçant, avaient jeté leur dévolu sur la même charogne ; le cri répété du coucou qui semblait vouloir affirmer son pouvoir de destruction ironique ; les battements d'aile, inquiétants et sournois, des oiseaux affolés dans les haies ; le trot d'un cheval dans le chemin creux. A peine le cavalier s'était-il enfoncé dans la forêt que Noémie entendit le rythme des sabots du cheval s'accélérer pour devenir celui du galop, comme si, caché par les frondaisons, enfin seul, il pouvait avaler l'espace à son gré. L'incomparable avec les sons, se dit-elle, c'est qu'aucun d'eux ne cherche à couvrir l'autre, à le remplacer, comme ces parasites qui se poussent vers le soleil à force d'étrangler une plante de leurs vrilles, — rien ne s'excluait dans le royaume des sons. Elle pouvait entendre à la fois le cri du coucou, le souffle précipité du cheval, amplifié par l'écho, et le doux roucoulement des tourterelles turques. Supériorité admirable des sons, des rumeurs, et de toute musique ! Le regard, les mots faisaient de vous une proie. Les mots — elle ne peut reculer, maintenant lui reviennent, détachés et nets, ces mots prononcés tout à l'heure par sa fille dans le jardin, à Lérigny : « Que dirais-tu si j'épousais Daniel ? » Que dire, en effet ? Elle n'avait rien trouvé à répondre, tant le tournoiement de ses pensées l'avait impérieusement chassée au-dehors, vers le refuge de la Cathédrale et le morcellement familial des vitraux ; Lérigny, les champs, tout lui avait paru glacial, comme autrefois, quand elle s'était sentie projetée hors de l'ombre rougeoyante, elle-même obli-térée, exclue.

Elle n'avait pas répondu, elle avait éludé, mais rien n'échappait à Barbara qui devait, en ce moment précis, se demander si elle viendrait à la rencontre de sa mère (elles se sont tant de

fois promenées ici ensemble, dans la nef, à Chartres, pour oublier, rêver, ne pas voir, ne pas savoir, en quête, chacune d'elles, de cet instant miraculeux de l'anéantissement) ; et ce silence de Noémie avait dû l'entamer comme un cri. Noémie aurait voulu étrangler ce silence, revenir en arrière, revivre cette scène autrement, mais il était impossible de revenir en arrière, de recommencer, tout était inscrit une fois pour toutes. Elle savait qu'il lui faudrait tout repenser, tout revivre, avant de laisser les mots franchir ses lèvres ; c'est pourquoi elle est ici, avec, dans son sac, le cahier noir de sa belle-sœur Rachel, ce sombre confident, cet ennemi responsable de tout, car ce sont ces pages qui l'ont menée là où elle se trouve aujourd'hui, au côté de Jacob, ce sont ces mots qui lui ont fait confondre l'amour de l'amour avec l'amour de Jacob.

Prise d'une angoisse subite, elle a jeté dans son sac les deux lettres qu'elle avait écrites à Jonas, qui lui furent inexplicablement renvoyées, comme si elle cherchait à s'entourer de signes, et que, dans le silence et l'ombre, elle espérait trouver l'impossible soudure entre avenir et passé.

Elle s'enfonce, s'interroge loin des mots qui cernent, des regards qui possèdent. Sa peur d'être vue lui viendrait-elle de l'ancienne terreur : celle du regard de Dieu ? Les adultes lui avaient dit que rien ne Lui échappait et Noémie avait pris l'habitude de vivre traquée par cet œil qui l'observait à travers quelque verre grossissant — chaque geste, chaque vêtement, chaque pensée épiés, subtilisés à son insu —, spoliée de tout, continuellement la proie d'un Autre. Comment lutter contre un œil invisible qui voit ? Dieu était partout : dans les yeux des oiseaux, dans les ampoules des lampes, dans les yeux de Tante Sabine et même ceux d'Elina, la femme de ménage ; c'était pour fuir Son regard qu'elle s'était mise à aimer les cachettes, depuis les hautes herbes plumeuses qui se balançaient dès le mois de mai où elle pouvait ramper dans le pré

autour de la maison de Provins, jusqu'aux nefs et aux cryptes des églises. L'attention de Dieu devait être trop sollicitée par les fidèles assis sur leur chaise de paille à la surface des dalles, pour pouvoir les quitter et découvrir Noémie dans les allées étouffées par le buis ! Très vite, elle s'était mise à aimer les ténèbres, supputant les lieux où Dieu voyait mal. Mais en même temps, elle devinait qu'on ne saurait Le fuir jusqu'au bout, et c'est pourquoi, afin de le narguer, elle dissimulait des objets sous d'autres objets : objets ensevelis, sacrés, secrets, signes de Dieu et fuites de Dieu — les seuls qui aient une vie qui sache résister au vampirisme divin.

Que de fois la vieille Elina lui avait-elle enjoint de ne pas traîner dans la douce chaleur du bain car les petites filles pouvaient s'en aller avec l'eau sale par le trou et, à cause de ces mots « sale » et « trou » prononcés avec mépris, Noémie en avait conclu que même ici Dieu pouvait la débusquer : rien n'était moins sûr, après tout, que son manque d'intérêt pour les corps. Instigateur de toutes choses, comment pourrait-Il accepter de limiter sa curiosité ? Les adultes n'en finissaient pas de darder leurs yeux perçants sur tout ce que l'on cherchait à cacher : les taches, les saletés, les ourlets décousus, sur tout ce qui était perdu, mal rangé, dissimulé, jeté ; ils affirmaient n'aimer que l'intact et le beau, mais ne cessaient d'exiger que l'on ravaude et rapièce ; de même Dieu ne pouvait rejeter ceci au nom de cela, ne pas voir l'indécent au nom du pur et du beau. Et si le regard de Dieu englobait l'indécence, il fallait en conclure qu'Il devait s'appesantir davantage sur le mal que sur l'évidence du bien : Il devait déjà tout savoir du pur. D'une certaine façon, la perfection empêchait toute réflexion, emportait votre adhésion par surprise, s'exprimait entièrement dans sa plénitude et sa totalité, fonçait sur vous comme l'aigle sur l'agneau. La beauté ne posait pas la question qui déjà intriguait Noémie : pourquoi s'attache-t-on à ce qui est marqué, miné par quelque tare secrète ?

Il y avait, dans la chambre de Tante Sabine à Provins, une illustration du Paradis Perdu : un homme nu, superbe et phosphorescent, se dressait dans les brumes d'une grotte où d'autres formes se devinaient, esclaves confuses, comme si elles n'avaient pas encore de substance définie ; longtemps Noémie avait cru contempler la gloire de Dieu se dévoilant aux obscurs jusqu'au jour où elle découvrit qu'il s'agissait de l'Ange Rebelle appelant ses pairs à la révolte : ainsi le nu, le beau et la révolte pouvaient-ils coïncider de façon éclatante ? Elle se hâta d'oublier ce choc entre deux volontés sous les fleurs rouges des aubépines, dans l'unité de leur odeur entêtante et sucrée. Mais le mal était fait : elle avait commencé par confondre toute communication avec un regard posé sur elle ; il fallait que le regard ne la quittât point pour qu'elle pût le croire empreint d'amour, que ce regard la cherchât partout à travers les judas et les meurtrières, la poursuivant et la possédant jusque dans sa prison la plus secrète : celle de son corps.

Dans un mouvement parallèle, elle avait cherché à s'annuler — (si bien que Tante Sabine, qui l'avait élevée, avait eu affaire à une absente) — à s'enfoncer dans le mutisme pour retrouver ces parents dont personne ne lui disait rien sinon qu'ils étaient morts. C'est à l'école, bien plus tard, un jour où elle parlait avec une petite fille juive comme elle, qu'elle comprit qu'ils avaient dû être embarqués lors d'une rafle. Quand elle interrogea Tante Sabine, celle-ci ne la renseigna que partiellement — et il est vrai qu'elle n'avait aucun détail, aucun fait précis à relater : les parents de Noémie, tout simplement, n'étaient jamais revenus. Jamais leurs corps n'avaient été retrouvés, qui n'avaient eu d'autre lieu de sépulture que l'immense charnier où tant d'autres avaient brûlé. Les mots prononcés par Tante Sabine dévoraient Noémie sans vraiment la renseigner — ces mots mystérieux de race, de génocide, d'extermination, de solution finale et de juif — et leur message était si monstrueux

que Noémie se tut, pressentant qu'elle n'avait pas encore la force nécessaire pour supporter une telle connaissance.

Plus que jamais se développa sa soif de silence, son désir que tout demeurât lové dans l'incrédé ; la Nature lui parut l'unique lieu où échapper au combat entre l'œil de Dieu et la voix de Satan. Nommer, détacher les mots, c'était déjà arracher une partie du tout ; crier « Noémie », c'était affirmer la séparation de Noémie d'avec le jardin – c'était l'exposer, la livrer aux lions et quand Tante Sabine, inquiète de lui en avoir trop dit, se mit à l'appeler incessamment, comme pour se rassurer à sa vue, ce fut, chaque fois, comme si elle l'extirpait d'un rêve pour l'assassiner. A chaque appel, Noémie se sentait forcée de naître. Elle ne le voulait pas, elle refusait sa naissance. Naître, pour elle, dès l'enfance, fut une sorte de mort. Car ce qui la marquait d'un sceau, l'obligeant à renier le Tout, signifiait pour elle mourir ; adolescente, chaque mois, le sang fit de ses nuits et de ses jours une longue suite d'heures où elle mourait. Il n'y aurait – pensait-elle – que l'amour pour annuler sa mort, abolir le masculin et le féminin, l'espace et le temps, et revenir au cercle magique tracé par l'aubépine rouge dans le bourdonnement des abeilles.

Elle avait, ce jour-là, éprouvé une sorte d'extase, si ce n'est que ce mot ne convenait pas, qui suggérait la passivité, insinuant que Noémie était devenue inerte, alors qu'elle s'était au contraire fondue à ce qu'elle recevait, tout trajet aboli, devenue abeille et piqûre d'abeille, aubépine rouge et vrombissement d'abeilles, Arbre et Noémie confondus, transparence absolue : le corps de Noémie avait beau être au pied de l'arbre, elle était devenue à la fois l'Arbre et Dieu.

Si vivre, pour elle, c'était oublier qu'elle était Noémie, alors pourquoi ne pas se tuer ? Elle avait grandi à l'ombre de cette question mais avait progressivement compris, à songer au suicide, que la mort totale n'était pas son but, mais seulement une

mort partielle, l'annihilation, en elle, d'une conscience douloureuse. Vivre, c'était vivre sans-savoir-qu'elle-était-au-monde, mais vivre cependant ; c'était cette transe, cette abolition du savoir qu'elle cherchait, et donc, il lui fallait apprendre à se résigner, prévoir que la vie serait une suite monotone de temps morts et opaques, mais que parfois elle s'épanouirait, telle une rouge rosace, ou bien percerait le sol, telle une vrille fulgurante, comme maintenant cet arbre qui s'enfonce, triomphal et blanc, au centre du vitrail consacré à Jessé.

Une fois de plus, elle constate combien sa mémoire la déconcerte, la ramenant tout à coup à un événement dont elle n'a conservé qu'un vague fragment flottant derrière son regard. Elle a l'impression de posséder, imprimé en elle, quelque chose qui l'a peut-être traversée, mais dont elle a perdu l'essentiel. C'était toujours ainsi : sans raison apparente, le mécanisme de la mémoire se mettait à œuvrer, mais à vide, et pourtant il évoquait quelque chose d'obscurément familier à travers l'odeur ou la forme. Noémie ne savait jamais précisément à quel indice elle reconnaissait que sa mémoire lui faisait signe, l'arrêtant en plein milieu d'une phrase ou d'une promenade pour lui dire qu'un lambeau de vie cherchait à se reformer, qu'elle avait déjà vécu, autrefois, dans sa petite enfance. Il se pouvait bien qu'à présent cet indice fût le mot *chute* auquel tout à l'heure elle avait songé.

Il arrivait, par exemple, qu'un objet en entraînant un autre dans sa chute : aussitôt Noémie était assaillie par une scène dont il lui semblait presque l'avoir inventée tant elle avait tâtonné à sa recherche pour en retrouver l'origine : elle est au fond d'un établi, dans le jardin de Provins (et, à ce seul nom de Provins, une odeur de miel, de pain d'épices et de gingembre se met à flotter, dont elle ne sait à quoi elle correspond) quand toute une série de boîtes à outils s'écroulent les unes sur les autres dans un bruit terrifiant de ferraille et une voix caver-

neuse, appartenant sans doute au jardinier caché au fond de la petite dépendance, prononce : « Sauve-toi vite, petite ! C'est le sabot du Diable ! ».

Noémie savait parfaitement que ce souvenir en soi n'avait aucune importance. Ce qui importait, c'était sa teneur indéfinissable mais précise : l'alliance de la peur, du noir, du secret, de l'odeur, de la Voix nommant l'Innommable, si bien qu'au sein d'une même terreur sacrée le nom de Satan l'avait ramenée sous le regard de Dieu. Ce qui importait, c'était qu'elle avait assisté, impuissante et complice, à une chute voulue par Satan et que l'odeur délicieuse et furtive du gingembre saisie au nom de Provins, alliée à ce vacarme de boîtes tombées, la précipiterait toujours dans un même abîme d'étonnement et d'effroi. La sensation de l'exquise odeur était d'autant plus forte qu'elle n'avait pas eu le temps de se préciser ; quelque chose de plus grave existait que la faculté de sentir : la dure nécessité de remonter jusqu'aux sources.

Parfois aussi, au détour d'une phrase anodine prononcée par un inconnu, à cause d'un certain chuintement dans sa voix, une scène resurgissait qui devait, pensait-elle (mais elle tâtonne en aveugle comme celui qui, extirpé d'un mauvais rêve, cherche vainement à ressaisir son impalpable texture), dater du vivant de ses parents, car elle évoque une chambre qui n'appartient pas à la maison de Tante Sabine à Provins. Elle revoit donc un meuble dans une chambre d'enfants, un meuble auquel elle ne pense jamais consciemment, une grande armoire laquée jaune, mais, plutôt que le meuble, c'est la qualité de la peinture vernissée qu'elle éprouve, comme si elle était devenue ce glacis ressuscité par le chuintement d'une voix. Cela s'était passé ainsi une multitude de fois sans que sa volonté fût capable d'intervenir pour chasser de son esprit cette matière unie, brillante et jaune.

Le plus étonnant était de voir qu'un élément sans lien aucun

avec cette surface laquée avait pourtant sollicité l'apparition de cette armoire à jamais reléguée dans l'insaisissable, l'avait choisie, cette armoire, entre tous les objets et les événements qui attendaient de naître — parmi tout ce qui, informe, disponible, embryonnaire et prêt à éclore, se trouvait engrangé dans les circonvolutions du cerveau de Noémie, comme si la mémoire avait ses propres lois, qu'un terrain à la fois charnel et mental, vibrant de molécules, reliait cette intonation particulière de la voix à l'armoire laquée et que ces correspondances avaient besoin d'elle pour s'épanouir — mais d'elle en tant que lieu anonyme, non pas en tant que personne. On eût dit — continue de rêver Noémie — qu'une réaction chimique liait la voix à la peinture, et que ces parcelles vivantes ou inertes réagissaient les unes sur les autres, en dehors d'elle, en dehors absolument d'elle qui s'appelait Noémie.

Mais si ce réseau d'associations entre le chuintement des syllabes et le jaune brillant d'un meuble, avait trouvé à se loger comme automatiquement dans sa mémoire, cela ne jetait-il pas un jour plutôt inquiétant sur la naissance de l'amour ? Noémie savait pourquoi elle avait choisi Jacob parmi les autres garçons qu'elle avait connus à l'université : à cause d'une tache de naissance minuscule et sombre qu'il avait en haut de la joue ; telle était l'absurde et brutale vérité. Ainsi, entre deux photographies que Jacob lui avait données à cette époque, elle avait préféré celle où, de profil, ce grain de beauté était à peu près discernable. Ce n'était pas sérieux, ce n'était rien, cela s'était fait en dehors d'elle et de sa volonté, commandé par cette force illogique et formidable que, par ignorance, on appelle l'instinct. Il n'empêche qu'elle ne pouvait oublier ni renier le fait qu'elle lui avait adressé la parole la première, et qu'elle en était arrivée à l'épouser à cause de cette tache obscure logée dans sa chair. Et d'ailleurs toute pensée qui naissait en elle avait une origine visuelle : on pouvait s'obstiner des heures à lui expliquer quelque chose, si le rai-

sonnement ne l'atteignait pas à travers les sens, il restait pour Noémie lettre morte. Quelle loi absurde la condamnait à ce qui sollicitait sa chair, loi promulguée par une volonté antérieure ? En quoi était-elle responsable de ces réminiscences qui l'avaient marquée à un moment où la mémoire était trop vulnérable même pour les retenir ? Qui donc, en elle, avait opéré ce tri parmi les souvenirs, choix qui pesait si lourdement sur les premières associations et les premières attirances ?

Il ne s'agissait pas de reconstruire le passé, mais de le construire tout à fait ; tel était le lot de chacun — s'édifier à partir du néant. En cela seul résidait la liberté : inventer ses premiers instants, ses premières années. Chacun devenait pour soi le personnage d'un roman secret qu'il échafaudait parce que le réel lui faisait défaut à un point crucial, à un moment essentiel, sans qu'on pût nier qu'il ait un jour existé. Ce qu'on ignorait, c'était de quelle façon il nous avait marqués. Aussi l'histoire que l'on s'inventait (par exemple, une mère opprimée, réduite à l'inexistence, un père séducteur, volage, égoïste) pouvait-elle bien aller à l'encontre de celle qui s'était véritablement déroulée. Et cela d'autant plus facilement que l'on avait été coupé de toute racine, comme était Noémie. Comment savoir ce qui comptait le plus : ce que l'on ignorait, ou ce que l'on s'était octroyé comme passé ? Il y avait là un hiatus, un vide, une impossibilité de faire coïncider avec certitude le vrai et l'imaginaire qui refoulait à jamais l'être curieux de ses origines dans les limbes de la nostalgie. Jamais, non jamais, l'homme ou la femme ne pourrait se souvenir de la première fois que le visage de leur mère, de leur père, s'était penché sur eux. Un gouffre les séparait pour toujours d'une image qu'ils pressentaient. Comme ils paraissaient dérisoires, ces premiers souvenirs de la cinquième année quand, vêtus de culottes courtes ou de jupes, les enfants couraient et s'agitaient comme de petits êtres déjà faits — et Noémie réfléchit que si elle aimait contem-

pler les progrès des crocus et des perce-neige à travers la terre hivernale, c'était que rien ne la fascinait plus que le développement d'une croissance dont on peut suivre le progrès, alors que la vie humaine repose sur un vide que la mémoire est incapable de combler.

Voici qu'à la place du visage de ses parents s'insinue progressivement en elle l'étrange association de ces deux réminiscences : au jaune de l'armoire que ressuscite toujours un glissement balbutié des mots, se mêle la terrifiante cascade de fer au fond de la remise. Douceur perdue, douceur de ce qui fut, alliée à l'épouvante de ne pouvoir comprendre, de ne pouvoir saisir. Plus tard, quand elle apprit l'atroce réalité de leur mort, ce bruit de chute cessa pour elle d'incarner Satan ; il se confondit avec le son terrible des gamelles renversées, avec le liquide infect mais précieux que les prisonniers avaient dû laper à même le sol — ou, plus exactement, Satan s'effaça devant l'épouvante qui avait tenaillé son père et sa mère, des mois, des années, sans cesse épiés par le regard meurtrier des bourreaux, des miradors et des chiens.

Maintenant la lumière apparaît entièrement concentrée dans le corps étendu de Jessé — bouillie humaine, masse rouge déchiquetée par les dogues. Au-dessus de Jessé, l'arbre est une main gantée de blanc qui tient un fouet, à moins qu'il ne soit un instrument de torture terminé par des crocs. Les entrailles de Jessé sont fouaillées par des museaux, des matraques et des mots. Tout en haut du vitrail, de nouveau gicle un peu de sang pourpre, comme si le corps avait, dans un suprême effort, réussi à hisser jusque là son espoir de survivre — jusque sur les genoux de Dieu — mais en vain, car le corps est traversé par une lame d'épée.

Devant le rouge sanglant du ventre de Jessé, Noémie ne peut s'empêcher de penser qu'à cet instant, de par le monde, de par les cinq continents, des centaines de femmes sont en train de perdre leur virginité dans l'angoisse, le refus ou le désir, à moins que ce ne soit dans l'ambiguïté de tous ces sentiments mêlés, comme l'exige souvent l'emprise de la peur. Songeant à Barbara, Noémie se revoit jeune fille, voyageant avec Jeronimo bien avant son mariage.

C'était dans une autre vie, se dit-elle précipitamment, quittant des yeux la tache sanglante pour l'inquiétante blancheur de l'Arbre — une autre vie dont elle a jusqu'ici choisi de ne pas se souvenir. Devait-elle garder en soi, thésauriser, réfléchir à ses vies d'avant Jacob, ou bien les abolir, les taire ? Tantôt elle pensait devoir tout écraser, tout effacer : elles ne signifiaient rien, ces années où elle avait confondu l'expression du corps avec l'enrichissement de la vie — ces voyages, ces rendez-vous, ces attentes, ces nuits sur la plage, ces objets, ces vêtements perdus ; si, pourtant, elles signifiaient quelque chose mais d'où l'homme était, en fin de compte, exclu. Quelques images émergent, dérisoires ou tristes : son pied qui sort d'une voiture décapotable, au clair de lune, sur une route déserte, comme celui d'une assassinée ; un petit vêtement de dentelle noir perdu à jamais sur les gradins moussus d'un amphithéâtre ; des querelles avec des garçons dans des chambres, où l'on

jouait à se faire mal. Mais elle chasse ces errances, images banales et vides.

Elle a toujours haï sa jeunesse, « oui, je me rends cette justice », murmure-t-elle à mi-voix dans la cathédrale, parvenue près d'un confessionnal dont le chuchotement bavard et secret l'exaspère — « je me rends cette justice : je n'ai jamais aimé ce qui était sans blessure ; je me suis toujours haïe moi-même à l'état d'ébauche » mais voici qu'intérieurement elle s'inquiète de n'avoir jamais élucidé la bêtise de ces expressions : une femme *mûre*, un homme *fait*, car plus on va, plus tout se complique, plus tout se défait ; du moins, dans la prétention qu'à l'adolescent de se faire, se trouve une trajectoire, une ligne — mais celui qui se défait, encore vif, dans le recul des choses, celui qui sait la multiplicité des chemins, ne va-t-il pas rester figé au centre des possibles ?

Elle songe alors à ceci qui, justement, au milieu de la vie, la paralyse : que tout acte est banal, galvaudé, répété des centaines de milliers de fois — et non pas seulement dans les lieux surpeuplés, mais partout, dans le secret des alcôves, et il y a sûrement en ce moment, quelque part, à Reims ou à Anvers, à Salisbury ou à Cantorbury, une femme qui, habillée comme Noémie, feint de contempler un vitrail alors qu'elle est profondément ailleurs, requise par cette pensée où elles (les femmes de Reims, d'Anvers, de Salisbury, de Cantorbury) rejoignent toutes les autres femmes sur tous les continents : comment elles furent aimées, la première fois.

C'était dans l'absurde respect de l'amour unique que Tante Sabine, abandonnée par son mari, avait voulu élever Noémie — comme si cet abandon avait conféré à l'amour une pureté que la vie vécue aurait ternie — alors que rien, absolument rien n'était unique en ce monde, au point que, récemment, et comme si le hasard venait à l'encontre de sa réflexion, Noémie n'avait cessé d'entrevoir des visages qui lui rappelaient à se méprendre d'autres visages déjà connus : une amie d'enfance

Achevé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie
HEMMERLÉ, PETIT et Cie. Paris
le 28 mars 1979
N° d'éditeur : 9034
Dépôt légal 2^e trimestre 1979
N° d'impression : 6601-3-1979

Noémie, très attachée à sa fille Barbara, apprend que celle-ci veut la quitter pour vivre avec Daniel ; bouleversée à l'idée de cette séparation après l'intensité de leur vie commune à la campagne, elle s'interroge sur son propre passé. Noémie revoit ainsi son enfance marquée par l'absence (ses parents sont morts en déportation), par la violence de tante Sabine, remarquable musicienne, par la présence de Joachim, homme mûr, envieux de son corps de jeune fille. Elle revit ses premiers attachements amoureux, la grisaille progressive où s'est enlisé son mariage avec Jacob, la folie de sa belle-sœur Rachel à laquelle Noémie n'a cessé de s'identifier. Tour à tour, elle devient les personnages qu'elle évoque et plus que jamais la frappe le néant de ce que l'on appelle expérience. Méditation sur la souffrance, livre des questions sans réponse qui harcèlent et morcellent l'identité de chacun, ce roman, comme déjà **Le Paravent des Enfers**, capte et préserve la riche complexité de chaque instant d'une vie vécue, irréversible, inconnue des autres, transfigurée par la poésie, solitairement resongée dans un lieu secret, élu _ ici, la cathédrale de Chartres où la lumière se fait à travers le superbe vitrail de l'Arbre de Jessé.

Diane de Margerie a déjà publié deux romans chez Flammarion, **Le Détail révélateur** et **Le Paravent des Enfers**. Elle a traduit et préfacé Henry James, John Cowper Powys et Kathleen Raine ; elle dirige chez Hachette la Bibliothèque Anglaise. Critique, elle collabore notamment au *Monde*, à la *Quinzaine Littéraire*, à la *N.R.F.* Membre du jury du Prix Fémina, elle habite à Chartres, et vient de publier chez André Balland une nouvelle, *La Volière*.

sur la couverture : L'Arbre de Jessé, détail du vitrail de Chartres - photo Giraudon.

Extrait de la publication